

LA PHOTOGRAPHIE D'ANDRÉ LÉO PAR JOSEPH TOURTIN



Une photographie nouvelle d'André Léo

Dans un lot de photographies provenant de la famille Reclus à Domme (24250, Dordogne), et passées en vente publique à l'Hôtel Drouot par les soins de l'étude Ader le 27 avril 2017 (n° 426 du catalogue) s'est trouvée une photographie d'André Léo, un peu sommairement annoncée : “Victoire Champseix (André Léo)” – mais on peut pardonner à ceux qui ne sont pas du sérail d'ignorer que Victoire, son premier prénom, n'est pas l'usuel, qui est le second, Léodile.

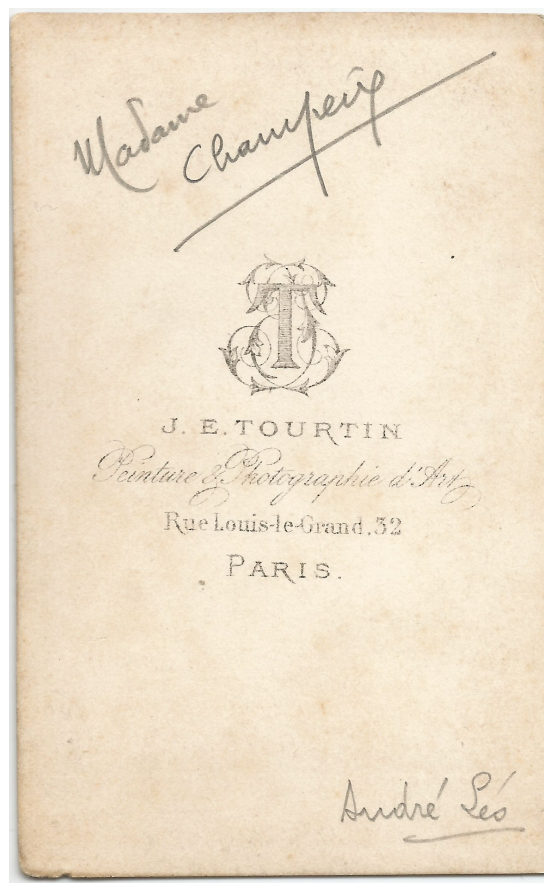
Il n'est pas surprenant de trouver un portrait d'André Léo, proche amie des deux frères aînés de la nombreuse fratrie Reclus d'Orthez ¹, Élie, et surtout Élisée, dans une maison qui a longtemps été celle d'une de leurs sœurs, Noémi, et de son mari, le pharmacien Eugène Mangé. Couple exceptionnellement sans enfants, dans la foisonnante descendance Reclus, les Mangé ont laissé leur propriété en héritage à Paul Reclus, fils d'Élie, et quelque temps secrétaire de son oncle Élisée dans les dernières années de sa vie.

L'acquéreur des 38 photographies ainsi mises en vente, Jean-Claude Wartelle, a généreusement fait don à l'Association André Léo de ce rare portrait, qui vient heureusement enrichir l'assez maigre série des photos déjà connues.

Par le photographe Joseph Tourtin

On sait assez précisément quand cette photographie a été réalisée, car elle porte au verso l'adresse de l'atelier, qui se trouve alors au 32, rue Louis-le-Grand. Or on sait que Joseph Tourtin a succédé dans les lieux à son prédécesseur, Ange Joseph Camaret, “vers l'année 1868”. Il y exercera jusqu'à son décès, le 23 juillet 1878.

¹ Le pasteur Jacques Reclus, d'Orthez, et son épouse Zéline Trigant, ont eu onze enfants, six filles et cinq garçons (sans compter trois filles mortes jeunes, Suzie - 19 ans, Élise - 6 jours, et Anna - 7 ans).



Le portrait d'une femme en pleine activité

On peut donc, avec une légère marge d'incertitude, situer la date de ce portrait dans les années 1868-1871, puisqu'ensuite André Léo, partie de Paris en juillet 1871, n'y reviendra plus avant la fin de l'année 1881, bien après la mort de l'artiste. On pourrait même réduire un peu cette fourchette, car a-t-elle pris le temps de se faire photographier au cours de l'année 1871, soit vers la fin du siège de Paris, ou encore moins, après un séjour en Poitou de la mi-février jusqu'au 4 avril, pendant la Commune ? Et sans doute pas après la chute de celle-ci, lorsqu'elle se cache dans Paris jusqu'à son départ pour la Suisse ?

On peut donc dire avec assez de précision qu'étant née le 18 août 1824, elle a entre 44 et 46 ans.

1868-1870, époque féconde, pour André Léo, et riche en activités.

Au début de l'année 1867, elle s'installe au 92, rue Nollet, quartier des Batignolles, dans le XVII^e arrondissement, qui sera son dernier logis parisien. Elle continue d'y tenir, comme à l'adresse précédente, 2, place de la Promenade, ses "jeudis", où la porte est ouverte à toutes celles et ceux qui le souhaitent. On y voit les Reclus, Sainte-Beuve, Louise Michel, Victor Hugo (quand en septembre 1870 il rentre d'exil)... Le grand révolutionnaire russe Alexandre Herzen avait dit son souhait d'y participer peu avant son décès prématuré à Paris, le 21 janvier 1870.

En juin 1868, elle achève le roman *Aline-Ali* qui va paraître en feuilleton dans le *Siècle* à partir du 2 septembre suivant. On peut donc supposer qu'elle commence dans la foulée à rédiger *Le Père Brafort* dont le manuscrit sera à son tour déposé au *Siècle* début 1870.

Parallèlement, elle écrit *La femme et les mœurs* qu'elle publie à l'été 1869. Et c'est aussi l'époque où elle rédige la pièce de théâtre *Marianne*, qu'elle reprendra plus tard en roman.

Elle fonde encore la *Société de la revendication des droits de la femme*, dont le premier propos est d'établir à Paris une école libre laïque pour filles de 6 à 12 ans. Laquelle ne verra pas le jour par suite du siège qui va durer de septembre 1870 à janvier 1871.

En juin 1868, elle fait la rencontre de Benoît Malon, juste avant qu'il entre en prison à Sainte-Pélagie pour purger la peine de trois mois qui l'a frappé au second procès de l'Internationale parisienne. Parallèlement, elle participe aux premières réunions libres autorisées par la loi du 6 juin

1868, qui se tiennent dans la salle du Vauxhall sur le thème du travail des femmes, et dont elle rend compte dans *l'Opinion nationale*.

La suite est bien connue : elle suit, avec Malon, les Reclus, Louise Michel, la montée de la guerre, participe à la défense des blanquistes Eudes et Brideau, condamnés à mort après une tentative d'insurrection le 14 août 1870 : en compagnie de Louise Michel et de la romancière Adèle Esquiros, elle porte à Trochu, gouverneur militaire de Paris, la pétition qui demande (et obtient de fait) leur grâce.

Toujours avec Louis Michel elle est témoin de la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville le 4 septembre; pétitionne encore en faveur de Strasbourg, assiégée et bombardée; elle est, de nouveau avec Louise Michel, devant l'Hôtel de Ville, le 22 janvier 71, à la manifestation de protestation consécutive à la tragique sortie de Buzenval que le peuple parisien considère comme un guet-apens de l'état-major.

En même temps, elle est très active dans l'action sociale qui s'organise autour de sa mairie, celle du XVII^e.

En janvier 71, commence la période la plus prolifique de son activité de journaliste, par la fondation avec Malon et d'autres de la *République des travailleurs*, puis, plus tard, pendant la Commune, dans cette suite d'articles enflammés qu'elle donne aux principaux journaux communards, la *Sociale*, la *Commune*, le *Cri du peuple*, sans oublier le manifeste *Au travailleur des campagnes* destiné à diffuser par tous les moyens en province le message du Paris communaliste.

Cette paisible dame à mantille que nous livre la photo Tourtin a du coffre...



Qui est Joseph Tourtin ?

La raison sociale du photographe pose ici question, car la signature “J. E. Tourtin” n'est pas celle que l'on retrouve par la suite chez cet artiste, “J. Tourtin aîné”. Il y a au moins deux Tourtin photographes, Joseph qui exerce surtout à Paris, et Émile, parti s'installer à Rouen, qui serait un frère plus jeune.

Les prénoms de “J. Tourtin aîné” présentent quelques incertitudes : l'acte de décès porte "Jules Joseph", mais l'inventaire après décès dit "Joseph Marie Hyacinthe", et indique comme subrogé-tuteur de Joseph Marius, fils mineur du défunt, Émile Barnabé Octave Tourtin, oncle du mineur, et photographe 8 boulevard des Italiens. Il paraît bien s'agir du même Émile par ailleurs installé à Rouen.

Aucune de ces données d'état civil n'éclaire l'existence d'un “J. E. Tourtin” au 32, rue Louis-le-Grand, à moins qu'en début d'exercice les deux frères Joseph et Émile, associés, aient choisi cette signature.

L'officine de la rue Louis-le-Grand est connue par une photographie de la rue prise du temps où Camaret y tenait atelier. Elle était installée dans une partie d'un monument historique, le pavillon de Hanovre. Hôtel du maréchal-duc de Richelieu, construit par celui-ci sur son domaine de l'hôtel d'Antin, il tient son nom du fait que sa construction a été financée par les prises de guerre du maréchal pendant sa campagne de Hanovre (1757), au cours de la guerre de Sept Ans.

Distribué par la suite en locaux commerciaux, on voit parmi d'autres entreprises l'orfèvre Cristofle s'y installer en 1841 (son enseigne “Orfèverie” apparaît sur la photo ci-dessous). Le remaniement des voies du quartier fait que le pavillon se retrouve plus tard sur le boulevard des Italiens.

Tout le bloc d'immeubles étant appelé à être abattu en 1930, le pavillon de Hanovre échappe à la destruction : démonté pierre par pierre, il est reconstruit dans le parc de Sceaux (voir plus bas).

Selon une pratique qui paraît courante à l'époque, particulièrement chez Joseph Tourtin, la photo a été retouchée. Peu visibles dans le petit format original, ces ajouts deviennent gênants lorsque l'on agrandit le visage, particulièrement pour la lèvre inférieure, l'œil droit, et de curieux aplats cherchant visiblement à corriger l'implantation particulière de la chevelure, avec ce départ de raie qui s'esquisse sur le haut du front, à la verticale de l'œil gauche. Il est possible que ces correctifs aient mal vieilli, et soient aujourd'hui beaucoup plus visibles qu'à l'origine.

Sur des photos réalisées par la suite, J. Tourtin se présente comme l'inventeur d'un format (ou procédé ?) de photographies, le “portrait Rembrandt-carte”, à propos duquel aucune précision n'a été trouvée par ailleurs.

CRÉATEUR DU PORTRAIT
REMBRANDT-CARTE

Comme on l'a dit, grâce à une photographie prise vers 1866, on peut connaître les lieux où exerçait Tourtin, et où le portrait d'André Léo a été tiré.

Le 32, rue Louis-le-Grand



Sur cette photo prise vers 1866, le pavillon de Hanovre est immédiatement sur la gauche. On distingue plus loin une entrée latérale avec des photographies exposées. C'est l'accès à différents commerces, à l'époque où Ange Camaret exerce dans les lieux. Sur l'agrandissement suivant, on devine le nom de Camaret en haut du panneau étroit, à gauche de l'entrée. (L'angle de prise de vue dévoile une perspective où les dimensions en largeur sont sensiblement rétrécies.)



(à gauche) Le pavillon de Hanovre en place, rue Louis-le-Grand, et (à droite) reconstruit à Sceaux



jean pierre bonnet
23 juin 2017